

La mutation

Joël GEMO

J'étais par erreur dans ce C.E.G. en transit pour un an. Qui plus est, certifié, je bénéficiais, semble-t-il, à la fois de l'aura du titre et d'une certaine circonspection de la part de mes futurs collègues. Je ne connaissais personne : personne ne me connaissait. Au départ, je n'avais aucune idée pédagogique bien définie, simplement la volonté bien ancrée d'être ouvert et une méfiance non moins ancrée à l'égard de tout ordre, intellectuel ou administratif.

On m'avait gâté : deux classes (4e et 3e), 30 et 21 élèves des deux sexes triés sur le volet, dorlotés, ronronnants, tenus en laisse. Bien sous tous rapports. Surtout mes 3e, dont je parlerai exclusivement, l'« élite » du C.E.G.

Et ils étaient bien, en effet, ces gosses. Sauf qu'ils n'étaient plus des gosses mais des machines à copier, réciter, recopier, motivés par la peur (des profs, des colles, de la vie). De bonnes machines ! Ils arrivaient en classe, bien stylés, silencieux, réservés, atones. Ils avaient appris à faire le beau mais ils n'osaient ni parler, ni écrire. Le français, pour eux, c'était l'académisme, les idées imposées, des textes vieillots, des exercices poussiéreux, l'ennui. L'Ennui.

J'avoue qu'on avait bien travaillé : au mot culture, la plupart auraient été prêts à sortir leur revolver, s'ils en avaient eu un, et le mot « école » déclenchait en eux un rêve d'incendie fantastique.

C'est alors que commença une collaboration avec le groupe Ecole Moderne du C.E.G. et notamment avec Jean-Pierre, puisqu'il avait la charge de l'autre 3e et obtenait avec elle d'excellents résultats. Il est vrai que ses élèves étaient familiarisés depuis une année déjà avec la pédagogie Freinet et que leurs inhibitions avaient déjà cédé la place à leur désir d'expression et de création. Collaboration éminemment non-directive ! Jean-Pierre tint seulement à m'apporter une initiation toute informelle à la fois aux méthodes pratiquées avec son groupe et aux problèmes dus à la dichotomie pédagogique agressive que connaissait l'établissement.

Très vite, je me rendis compte que l'implantation et la pratique de ces méthodes dans ma classe ne pourraient se faire qu'après une période de déblocage, et de liquidation du passé, pendant laquelle les résultats, j'entends par là la vie et l'activité créatrice de la classe, risquaient d'être décevants et même traduire, pour l'extérieur, une régression d'après les critères que les élèves et leur entourage avaient l'habitude d'appliquer. Ce qui d'ailleurs arriva. Rétrospectivement, je peux dire que mon projet consistait d'abord à ouvrir les rapports, c'est-à-dire à démythifier la relation élève-professeur, de façon à ce qu'on puisse ensemble se regarder en face comme des êtres humains et non comme des chiens de faïence avec chef de meute à l'aboiement facile ; ensuite, sortir la classe de son cocon, la libérer des entraves

psychologiques et socio-culturelles dans lesquelles elle s'immobilisait ; enfin établir des rapports naturels, afin que chacun puisse s'ouvrir au monde, à soi-même, à sa propre créativité et expressivité. Bel idéalisme !

Au bout d'un mois d'essais et de tâtonnements (suppression de toute censure, même tacite, et de toute coercition, suppression des marques extérieures de respect (!), présentation d'une matière littéraire « scandaleuse » — Boris Vian, poèmes et romans policiers, surréalismes, A. Allais, poésie sauvage —, dévalorisation du système de notation, etc.), le climat de la classe avait certes évolué mais sa passivité subsistait, à côté de phénomène de rejet, de nihilisme et de situations de conflit à l'intérieur du groupe. Flottement, donc. Le déblocage était entravé, je crois par le fait que c'était moi qui le provoquais, c'est-à-dire qu'une fois de plus ils « étaient agis » et devaient faire le jeu du professeur, par le fait également que l'expérience gardait sans doute pour eux un caractère **superficiel**, et même hypocrite puisqu'elle n'avait lieu que dans mes cours et ne pouvait se répercuter que dans ceux de Jean-Pierre (histoire et géographie). Les élèves vivaient donc en pleine contradiction, ne sachant comment composer avec la situation, rebutés par le manque de globalité de l'expérience. Et c'est bien là où le bât blessait.

C'est alors qu'à l'initiative de Jean-Pierre, deux séances communes avec les deux classes de 3e furent organisées à quinze jours d'intervalle. Deux séances homériques strictement non-directives, où mes élèves, aiguillonnés par le spectacle de l'autre classe, confrontés à ses résultats (textes libres - textes imprimés - enquêtes - initiatives - etc.) prenant conscience que cette classe, pourtant jugée inférieure à la leur, vivait, s'exprimait, créait sans contrainte et surtout avec un plaisir apparent, s'animèrent brutalement à la seconde séance et dressèrent spontanément un violent réquisitoire, vouant aux gémonies l'école qu'ils avaient subie et ceux qui en étaient responsables. Pour la première fois, ils avaient pris la parole, s'étaient arrogés le droit de s'exprimer à la fois personnellement et en tant que groupe, tuant ainsi le Père, si je puis dire, en la personne archétypique du Professeur, traditionnelle expansion de l'autorité parentale.

Les chaînes tombaient. Dès lors la classe pouvait progresser et elle commença à se souder, à s'intéresser à elle-même, à s'ouvrir. Il ne restait plus qu'à fournir une matière, donner des indications. Cela se fit progressivement, tous, ne pouvant sur le champ, échapper radicalement à une pesanteur qui les avaient ployés si longtemps. Ainsi l'expression écrite n'était-elle toujours pas libérée à la fin du trimestre, gardant toujours quelque peu son caractère de *pensum* ; ainsi la spontanéité se heurtait-elle à la pudeur, aux interdits ; mais du moins l'expression orale pour 80 % des élèves était-elle acquise et approfondie, du moins un équilibre et une direction étaient-ils atteints dès avant Noël. Chaque ouverture laissait deviner un chemin, chaque porte ouverte faisait tomber une réticence : ainsi se recréèrent-ils une notion de théâtre, après être sortis voir deux pièces modernes à la Maison de la Culture de Grenoble. Ils étaient mûrs pour cette découverte : ils voulaient désormais découvrir. La classe respirait.

Moi aussi, car je sortais avec eux de mes contradictions et de ma naïveté pédagogique. Ils iraient, nous irions plus avant au second trimestre.

Joël GEMO